

sur ce sujet, si ce n'est quand elle était maîtresse des novices, pour intéresser ces jeunes filles et empêcher quelquefois les récréations de languir. On sait encore que jamais elle n'a rien écrit ce que lui avait confié la pieuse tourière, et il serait permis de le regretter, si elle n'avait suivi en cela une recommandation de Marianne elle-même.

Les différentes copies qui circulent ont donc été faites par des personnes étrangères à la maison, qui ont tâché de reproduire les entretiens de la mère Providence. Ces entretiens eurent lieu surtout à la Restauration et pendant les premières années du règne de Louis-Philippe.

Plus tard, et après 1840, n'exerçant plus de fonctions qui la missent en rapport avec les personnes du dehors, elle ne parla plus guère des prédictions que dans l'intérieur du couvent, et encore quand elle y était convoquée.

Ainsi le caractère, la vertu et la droiture de la vénérable mère Providence, le témoignage des annales écrites du monastère, celui de la communauté elle-même au sein de laquelle la notion et la transmission des prédictions de sœur Marianne n'ont jamais été interrompues, il existe de nombreuses copies que nous recevons en ce moment de tous les coins de la France et qui toutes remontent à plus de 22 ans, la publicité qu'a toujours eu à Blois cette prophétie depuis les premières années qui suivirent la mort de sœur Marianne, tout cela en démontre surabondamment l'authenticité. Pour moi en particulier, je puis attester que je la connais depuis 1830, première année de mon sacerdoce.

Ce qui a surtout empêché l'oubli et obvié à l'incertitude quant au texte traditionnel, c'est que l'on en parlait à Blois, au-dedans et au dehors du monastère, non-seulement à chaque révolution, mais toutes les fois que l'horizon politique s'assombrissait : or, on sait si cela a eu lieu fréquemment depuis 60 ans.

L'abbé RICHARDEAU.

#### REVUE ÉTRANGÈRE.

C'est à travers des monceaux de ruines et de cadavres qu'il nous faut parcourir la dernière semaine. Récapitulons en quelques mots, d'après le *Courrier des Etats-Unis*, les événements qui ont amené et précédé les choses terribles qui viennent de se passer :

« Depuis l'abandon du fort d'Issy par les fédérés, c'est-à-dire depuis le 9 de ce mois, tous les efforts des batteries de Meudon et de Châtillon ont tendu à réduire les forts de Vanvres et de Montrouge, d'une part ; tandis que celles de Montrouge-bataillaient la position de Billancourt, et que le Mont-Valérien entretenait un feu incessant sur Neuilly, la Porte Maillot et la ligne des remparts s'étendant de cette porte à celle de la Muette, où le génie exécutait des travaux d'approche qui, à la dernière heure, étaient arrivés jusqu'à moins de quarante mètres de l'enceinte.

« Ces mouvements multipliés sur toute l'étendue de la ligne d'attaque à l'Ouest et au Sud-ouest étaient les préliminaires de l'action décisive que préparait le maréchal MacMahon. Mais les fédérés n'ont pas cru devoir attendre cette attaque et se sont repliés sur leurs défenses intérieures, c'est-à-dire sur les barricades, devenues leur dernier refuge.

« Les dépêches nous font connaître la façon inattendue dont a été révélée l'abandon des remparts par les forces insurgées.

« Dimanche, vers trois heures de l'après-midi, un capitaine de marine commandant un corps stationné devant le Point-du-Jour, remarquant le silence inaccoutumé qui régnait du côté des tranchées, s'avança pour en connaître la cause, et trouva la position déserte ; il s'avança jusqu'à la porte St. Cloud, et y pénétra sans obstacle. A peine revenu de son étonnement, il rentra dans les tranchées, prit avec lui trois cents de ses hommes, et les emmena prendre possession des ouvrages évacués. Cette conquête qui, suivant toutes les prévisions, devait coûter tant de sang, fut ainsi acquise sans brûler une amorce. On comprend la joie des troupes, qui se traduisit par des acclamations bruyantes, aussitôt repercutées de proche en proche le long des lignes assaillantes.

« Ainsi s'est opérée l'entrée des troupes nationales dans Paris. Aussitôt que la nouvelle de ce premier succès se fut répandue, un mouvement général fut ordonné ; avant la nuit quarante mille hommes avaient pénétré dans Paris par toutes les portes situées entre Billancourt et Neuilly, et s'étaient avancés jusqu'à l'Arc de Triomphe.

« Un mouvement analogue s'est opéré vers la portion méridionale des remparts. Un détachement s'est avancé de Montrouge par le boulevard Brune et a pénétré dans la ville sans rencontrer de résistance sérieuse. Cette avant-garde a été suivie par de nouvelles colonnes qui, passant par les portes de Montrouge, Vaugirard et Grenelle, ont enlevé les barricades qu'elles ont rencontrées, et pris possession des quartiers compris entre les fortifications et la rive gauche de la Seine.

« Vers 9 heures, Dombrowski, sous le couvert de deux canons, chargea le cimetière des Pauvres, mais il fut accueilli par un feu précis et vigoureux, qui rompit et désorganisa les lignes des insurgés. Ceux-ci, néanmoins, après s'être repliés, revinrent à la charge, et un combat corps à corps s'engagea dans le cimetière jusqu'au moment où, le bruit s'étant répandu que Dombrowski était tué, la panique commença à s'emparer des fédérés. Il y eut alors une pause de quelques heures, à laquelle un feu d'artillerie, dirigé contre le chemin de fer de ceinture, fut brusquement fin. Les insurgés essayèrent d'abord de résister, mais une forte canonade s'étant subitement fait entendre dans la direction du nord, ils prirent précipitamment la fuite dans le désordre le plus complet, beaucoup jetant leurs armes et leurs effets, d'autres frappant leurs propres camarades à coup de crosse. Les fuyards rencontrèrent en route des bataillons frais qui venaient les relever, et qui, partageant la panique, ne firent qu'accroître le désordre.... En un instant, l'avenue, de l'Arc-de-Triomphe au Rond-Point, fut encombrée de gardes nationaux en fuite. Ils se rallièrent derrière une énorme barricade, sur la place de la Concorde, mais sans tirer un coup de feu. Une batterie installée sous l'Arc-de-Triomphe se mit à balayer les Champs Elysées, et les Versaillistes se répandirent sur l'avenue Friedland et dans un terrain ouvert à l'extrémité du boulevard Haussman, position qui leur permit de balayer le boulevard Malesherbes jusqu'à la Madeleine, et de se frayer un passage par ce boulevard, par le faubourg St. Honoré et par la rue Royale jusqu'au Nouvel Opéra.

« Pendant que ceci se passait à l'ouest, le général Cissey, plus au sud, s'emparait de l'Ecole Militaire, puis, saisissant un drapeau, s'élançait, à la tête d'un détachement de gardes et de chasseurs à pied, sur le pont de l'Alma, en enlevant les barricades en faisant de nombreux prisonniers, s'emparait

du Palais de l'Industrie et poursuivait les fuyards derrière les Champs-Elysées, jusqu'à la barricade de la place de la Concorde.

« Lundi, à 10 heures du matin, les troupes de Versailles commencèrent à descendre le boulevard Haussman, au haut duquel elles s'étaient arrêtées la veille. En tête marchaient des gendarmes et des marins. Les insurgés se repliaient devant eux, mais en entretenant un feu violent de mousqueterie. Les coups de feu portaient incessamment de derrière des lampadaires, les portes des maisons, les embrasures des fenêtres. C'est vers Montmartre que les fédérés se retiraient, et dès qu'ils y furent parvenus, ils ouvrirent le feu contre les batteries installées par les Versaillistes.

« A midi, les troupes prenaient possession de la place de l'Europe, près du terminus du chemin de fer de l'Ouest, sur le chemin de Montmartre. A 4 heures du soir, les insurgés, quoique démoralisés, construisaient encore des barricades. On a fait la remarque qu'à dater de cette heure, les fédérés n'avaient plus avec eux un seul de leurs généraux.

« Les terribles conflits qui ont eu lieu ce même jour autour de l'Hôtel-de-Ville et dans la rue de Rivoli, sont pleinement confirmés par les télégrammes postérieurs à ceux que nous avons déjà publiés. Quand les troupes eurent emporté à la baïonnette la grande barricade de la rue de Rivoli, les insurgés, ne voulant ni fuir ni se rendre, se firent massacrer et moururent les armes à la main. Ils étaient encouragés à cette résistance désespérée par des femmes de Belleville, qui parcouraient leurs rangs en remettant des fusils à ceux qui avaient perdu les leurs.—Il faudra plus d'une semaine, dit une correspondance de Londres, pour recueillir tous les détails du carnage qui a eu lieu sur ce point.

« Dans la soirée de lundi, le général Clinchamp occupa les Batignolles et y prit position.

« Mardi matin, les Versaillistes entrèrent dans Montmartre par la porte de Clignancourt, qui leur avait été ouverte par trahison, et par plusieurs autres portes. A l'Est, les gardes nationaux amis de l'ordre, que la Commune avait désarmés, entrèrent de force dans les arsenaux, y prirent les armes, et s'étant emparés des portes de Vincennes, laissèrent entrer des Allemands, qui du reste se retirèrent bientôt après avoir passivement assisté au combat engagé alors avec une fureur extrême. Ce sont ces mêmes bataillons d'amis de l'ordre qui arrêteront un peu plus tard Dombrowski blessé et 200 fuyards qui essayaient de s'échapper, en les prévenant que les Allemands leur tireraient dessus.

« De la position qu'il avait prise lundi soir aux Batignolles, le général Clinchamp attaqua Montmartre le lendemain, à l'Ouest et au sud de l'avenue et du boulevard de Clichy. En même temps, le général Ladmirault, s'avançant avec toutes ses forces le long des boulevards aboutissant à la gare du chemin de fer du Nord, prit cette gare d'assaut, et de là alla coopérer à l'attaque de Clinchamp contre Montmartre, pendant qu'au sud le général Cissey s'emparait de la barricade de la Chaussée du Maine. Montmartre s'est rendu à 1 heure de l'après-midi.

« Pendant la journée de mardi, les pertes des Versaillistes ont été relativement petites.

« Depuis mardi jusqu'à lundi soir, les dépêches les plus sinistres n'ont cessé de jeter la stupeur dans les âmes. Paris en feu, la bataille dans les rues, les plus beaux édifices réduits en ruines par les flammes et l'explosion des mines, toutes les horreurs réunies ensemble, le sang coulant à flots, le sol couvert de cadavres qu'on n'avait pas même le temps de ramasser, des femmes fusillées pendant qu'elles répandaient de l'huile de pétrole dans les caves afin d'alimenter le feu qui se propageait ; l'archevêque de Paris et cinquante prêtres assassinés dans les prisons ; les insurgés déterminés à tout brûler, tout détruire plutôt que de se rendre, Paris enfin dévoré, anéanti par les Français, par la nation la plus civilisée de la terre!!! Voilà les faits que le télégraphe nous apportait tous les jours.

« Suivant une dépêche de Versailles du 25, on voyait, mercredi, au-dessus de Paris, des colonnes de fumée en quantité si considérable qu'il était impossible de les compter. De temps à autre un craquement subit se faisait entendre, suivi du bruit sourd d'un écroulement. La scène rappelait le Vésuve en éruption.

« Un télégramme de Paris affirme de nouveau que ce sont les insurgés qui, voyant les Tuileries intenable, l'ont incendiées avec du pétrole, mercredi matin. Le feu fut mis en huit endroits différents, à l'aile faisant face au jardin, et les flammes, activées par le vent, gagnèrent le Louvre et d'autres bâtiments.

« Une correspondance particulière, datée de Paris le 26, est ainsi conçue :

« Nous avons passé la nuit la plus terrible que Paris ait jamais vu. Des incendies brûlaient dans onze arrondissements. Les Communaux employaient les boîtes à pétrole sans aucun égard pour les personnes et propriétés, mettant en feu des maisons pleines de femmes et d'enfants. *L'incendie des Tuileries a été allumé par Bergeret en personne.* Le mur de la façade ouest est écroulé. Le principal mur intérieur devra être abattu s'il ne tombe de lui-même. L'aspect des ruines est navrant.

« Les troupes du gouvernement ont été obligées de faire le siège de chaque maison en quelque sorte, de partout les balles et les boulets pleuvaient sur elles, et les bombes de pétrole étaient lancées des hauteurs où ils avaient été refoulés. Le massacre a été terrible dans la nuit de samedi, en particulier dans le cimetière du Père Lachaise et de Belleville, théâtre des crimes et des folies de la plus ignoble révolution qui ait jamais éclaté. Ces massacres dans les cimetières avait quelque chose d'effrayant, c'était la mort qui appelait la mort. Les insurgés se sont battus comme des démons, et les femmes excitaient leur ardeur. La plupart de leurs chefs ont été tués ; quelques-uns cependant, comme Rochefort, Cluseret et Assy seraient fait prisonniers, et quelques autres, Pyat, Grousset et Bergeret se seraient sauvés.

« La suppression de la Commune aura coûté 60,000 vies et la destruction d'un tiers de Paris.

« Les membres conservateurs de l'Assemblée de Versailles

ont passé une résolution en faveur de la royauté du Comte de Chambord. En sorte que les prophéties se réalisent presque à la lettre ; la guerre civile va éclater bientôt entre les bonapartistes, les républicains et les partisans du Comte de Chambord dans toutes les parties de la France, et si les prédictions continuent de se réaliser, celui-ci régnera avant un an sous le nom de Henri V.

« On peut prévoir le retour prochain de Napoléon III, et le soulèvement des républicains et des légitimistes contre le vaincu de Sedan. Cette terrible guerre civile qui commencerait bientôt et qui se propagerait en Italie et dans d'autres parties de l'Europe se terminerait par l'avènement de ce grand monarque promis à la France.

#### LE JARDIN DES TUILERIES

TRANSFORMÉ EN PARC D'ARTILLERIE.

Le jardin des Tuileries, dont le savant dessin de M. Grand sire reproduit l'aspect, a éprouvé le contre-coup de toutes nos commotions politiques et nationales.

Chaque monarque, chaque gouvernement y a marqué son jour, son empreinte, mais le râteau des jardiniers, qui est le sceptre des maîtres de ces lieux, a nivelé, effacé avec une indifférence particulière au règne végétal, et les traces des empires et celles des révolutions.

Depuis sa création par Catherine de Médicis, bien des transformations lui ont été imposées. C'est d'abord Mlle de Guise qui, au bois, à l'étang de Charles IX, ajoute des volières, un théâtre, un labyrinthe, une ménagerie. Sous Louis XIII, Renard y installe son cabaret, rendez-vous des gentilshommes et des grandes dames. Le Poussin obtient plus tard de Louis XIV l'autorisation d'y construire une petite habitation que le grand peintre occupa de longues années.

Un beau jour, le Roi-Soleil bouleverse de fond en comble le jardin des Tuileries et confie à Le Nôtre le soin de le refaire. C'est de cette époque que datent les grands couverts d'arbres sous lesquels notre gravure représente abritées les pièces d'artillerie. Robespierre y fit exécuter les bancs demi-circulaires en marbre blanc d'où les vieillards devaient assister aux exercices de la jeunesse dans les fêtes publiques. C'est là également que le député d'Arras, devenu le tout-puissant conventionnel, célébra le 9 juin 1794, la fête de l'Etre-Suprême. C'est le long de la terrasse des Feuillants, dite alors *terre nationale*, à la place des tapis de verdure créés par Le Nôtre, que la commune de Paris planta des pommes de terre et des carottes.

Le combat du 10 août commença dans le jardin des Tuileries pour se terminer dans les appartements de Louis XVI. Sur une estrade élevée au milieu d'un des bassins, fut déposé le 10 octobre 1794, le corps de J. J. Rousseau. Le lendemain on le transportait au Panthéon.

Ce jardin n'a été pas plus étonné de se voir traverser tant de fois par des princesses comme Marie-Louise et la duchesse d'Orléans arrivant à Paris pour partager le trône, que par des monarques qui, comme Charles X et Louis-Philippe, s'enfuyaient devant la Révolution triomphante.

Un coup de râteau, et le lendemain il n'y paraissait plus. Les voitures de gala royal ou impérial ne laissaient dans ses magnifiques allées qu'une dépression fugitive aussitôt ratissée que les fanés des pommes de terre des citoyens de la Commune.

Dans ces derniers temps, les nécessités de la défense de Paris avaient fait du jardin des Tuileries le parc d'artillerie dont le crayon de M. Grand sire reproduit si fidèlement l'aspect.

#### LA FAMILLE BONAPARTE A CHISELHURST.

Un correspondant d'une feuille américaine donne sur les exilés de Chiselhurst des détails qui, dans le moment actuel, ne sont pas dénués d'intérêt.

Les courtisans qui vont et viennent entre Londres et l'ex-empereur paraissent tout réjouis des événements de Paris sur lesquels il comptent beaucoup pour amener une réaction en faveur de l'Empire. Ils semblent en avoir suivi les phases comme s'ils y avaient quelque part, et l'un d'eux, avec qui le correspondant avait fait connaissance, lui dit en partant il y a quelques jours :—Au revoir !—Où cela ? lui dit le correspondant, à Londres ou ici ?—Oh ! non, répondit le confident impérialiste, à Paris où nous allons rentrer bientôt.

Le correspondant assure que la correspondance de l'Empereur avec diverses parties de la France et même avec l'ambassade française à Londres se fait sur un pied tabuleux. Mais la famille vit dans une grande retraite. L'humeur de l'impératrice est changée d'une manière tout à fait remarquable. Personne ne peut l'aborder sans s'exposer à des reproches pleins d'aigreur dont son mari et son fils même ne sont pas exempts. Le prince impérial ainsi que son père évitent sa présence et se promènent seuls dès que le temps le permet. Autrement, l'enfant emploie ses loisirs à des leçons d'escrime et d'équitation qu'il reçoit directement de l'ex-empereur.

Lorsque la famille est réunie le soir dans l'intimité, l'impératrice, à la demande de son mari, ne cesse de consulter les cartes sur le sort qui les attend.

Malgré les efforts de l'entourage de l'empereur pour faire croire à une grande gêne monétaire dans la maison et le bruit qu'on répand qu'il aurait à grand-peine emprunté un million de francs d'un banquier anglais, le correspondant assure qu'il est bien avéré que l'empereur possède plus de 180,000,000 de francs placés à Madrid, à Frankfort, à Bruxelles et à Londres, et la liquidation de l'assurance du *Soleil* opérée quelques jours avant la guerre a dû fournir à Napoléon III un assez grand nombre de millions, sans compter les fonds qu'il possède dans la compagnie des steamers transatlantiques et de la Méditerranée.

Une dépêche publiée le 10 du courant, annonçait la perte du *City of Quebec*, à l'île des Morts, sur la côte d'Irlande, et que pas un seul homme d'équipage ne s'était sauvé. Quelques jours après ce sinistre, un individu du nom de Egbert Scott est arrivé dans le plus complet dénuement, de la Baie-des-Bœufs, sur la côte sud de l'Irlande. Cet homme s'est dit être un des matelots de l'équipage du navire. Il a raconté que c'est le 8 mai, alors que la nuit était très-obscur et le temps très-orageux, que le navire est venu donner contre l'île des Morts. Le navire commença à emplir rapidement et sombra peu de temps après. Le capitaine ne se sauva que le dernier dans le bateau de sauvetage. Le bateau s'est brisé sur les récifs. C'est là tout ce dont Scott se rappelle.